

PIERRE BASSON

CHEMIN  
D'HOMME

roman

*nrf*

GALLIMARD







CHEMIN D'HOMME

DU MÊME AUTEUR

*nrf*

PERMISSION DE VIVRE, roman  
(*Editions de la Table Ronde*)

PIERRE BASSON

**CHEMIN  
D'HOMME**

roman

*nrf*

**GALLIMARD**  
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII<sup>e</sup>

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage  
vingt-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-  
Navarre, dont vingt numérotés de 1 à 20, et cinq,  
hors commerce, marqués de A à E.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.  
Copyright by Librairie Gallimard, 1955.*



## A MA MÈRE

L'homme saisit son casque de liège par le bord et s'amusa à le faire tourner entre ses doigts. La pièce au sol de terre battue recouvert d'une natte était presque fraîche à force d'ombre. Dans un angle, une jarre pleine d'eau ajoutait à cette sensation de fraîcheur avec ses flancs poreux d'où sourdait la buée.

L'homme cessa de jouer avec son casque. Il fera bien encore cette fois-ci, pensa-t-il. Il en possédait un autre tout blanc, tout neuf, mais c'était celui-ci qu'il préférait, brûlé par le soleil et tant de fois détrempé par la sueur qu'il en restait marqué de traînées sombres. Il aimait ce vieux casque, et il était persuadé que ce dernier lui rendait cette amitié. Il n'aurait pas su expliquer comment d'un objet peut

naître un sentiment envers un humain, mais il n'était pas homme à fournir des explications. Il caressa le casque d'une main large et poilue qui cherchait à se faire légère puis il le coiffa. S'approchant de la jarre, il se pencha, étendit ses mains sur les flancs.

— Ça rafraîchit jusqu'au cœur, dit-il.

Il se redressa, se dirigea vers la carabine posée en travers de la table. Il l'avait entièrement démontée, dégraissée, remontée. L'arme luisait. Il la saisit, éprouva un contentement à l'épauler, à sentir la densité du bois contre sa joue. Cette densité, à elle seule, était une promesse de sécurité. Il se grisait de son arme, il s'en trouvait plus fort. Il en était ainsi chaque fois : la carabine en mains, il ne se sentait plus mortel. Il reposa l'arme et alluma une cigarette.

La journée n'était pas plus chaude qu'une autre, elle était comme toutes les autres : sèche, brûlante, écrasée de lumière. Mais l'homme y était habitué depuis longtemps. Il eut envie de boire. Il s'assit dans un large fauteuil en bois, appela le boy en claquant ses mains. Il rejeta un peu son casque en arrière et il

demanda au boy de lui servir son apéritif préféré.

Le boy apporta les cubes de glace qu'il venait de sortir du frigorifique. L'homme en mit deux dans le verre. Il prit plaisir à boire : un apéritif bien frais ne se savoure pleinement qu'à l'ombre d'une case, installé dans un large fauteuil. Il songea qu'il retrouverait ce plaisir dans quelques jours, au retour. Il n'avait pas coutume d'emmener ses habitudes avec lui. Les habitudes, pensait-il, sont comme les chemises : on ne va pas à la chasse en tenue de soirée. Et puis, en brousse, plus léger, il pouvait s'enfoncer plus avant, mieux pister. Il sourit en songeant que s'il avait la réputation d'être un des meilleurs chasseurs, ce n'était, peut-être, que parce qu'il savait laisser à la case quelques-uns de ses plaisirs.

Il se sentait en parfait équilibre et il était assuré de le conserver : ce n'était qu'une question de détails à savoir choisir, et d'autres à rejeter.

— Appelle Taraoré, dit-il.

Le boy sortit. Bientôt, un noir souleva le rideau servant de porte. L'homme examina

le noir et le trouva comme il le souhaitait : long, maigre, les os solides et les muscles tendus sur les os comme des cordes. Jamais Taraoré ne lui avait paru plus en forme. Au plein de cette forme, il était increvable. Satisfait, l'homme but une gorgée de liquide.

— Tout est-il prêt ?

— Tout.

— On ira loin, dit l'homme.

— Y en a bons pieds, dit le noir.

— On ira longtemps, dit l'homme.

— Y en a pas savoir, dit le noir.

L'homme jugea que la réponse du noir était sage.

— On partira après la sieste, dit-il. L'auto nous emmènera jusqu'au village de M'Nayakro. On y passera la nuit.

— C'est bon, dit le noir.

— Et demain matin...

— A pied la route, dit le noir.

— En fait de route, dit l'homme, il faudra trouver la place des pieds, pas après pas.

Taraoré découvrit ses longues dents rouges du jus de kola.

— A trois heures, dit l'homme.

— C'est bon, dit le noir.

L'homme fit un signe amical de la main, et Taraoré sortit. Avec une bonne carabine et un garçon comme celui-ci, on peut aller loin, pensa l'homme. Il se versa une nouvelle dose d'apéritif, ajouta l'eau et les cubes de glace, et tout en faisant tourner les glaçons dans son verre, il appela le boy.

— Qu'est-ce que tu as fait à manger ?

— Lapin.

— Et puis ?

— Riz.

— Après ?

— Ananas.

L'homme réfléchit.

— Il doit y avoir une boîte de porc.

— Oui.

— Ouvre-la et tu la serviras en premier.

— Faut faire chauffer ?

— Non, comme ça, avec quelques piments.

Comme l'homme gardait son casque sur la tête, le boy comprit qu'il était bien décidé à partir. C'était une de ses habitudes de manger, coiffé de son casque, le jour de chaque

départ. Aussi, de faire ajouter une boîte de conserves au menu. Et, encore, que le boy laissât la carabine sur la table où il servait le repas.

Quand il eut achevé de déjeuner, l'homme choisit un cigare, en coupa l'extrémité avec soin, se cala dans le fauteuil et fuma pour ne pas s'endormir. Le jour du départ, il ne s'accordait pas de sieste et il fumait un cigare.

Son attention fut attirée par le vrombissement d'un moustique. Il cessa de fumer. Le moustique tournait autour de lui, et il était certain de l'écraser. Il lui suffisait de rester immobile pour l'avoir à la première passe. Son humeur se plaisait à ce jeu. Le moustique se posa sur sa joue. Il l'écrasa d'une claque.

Quelques trophées de chasse décoraient les murs : cornes de buffles et d'antilopes, griffes de panthères et de lions. Deux peaux de panthère s'étaient étalées au long du lit en bambou. C'était un décor tout fait, anonyme pour un chasseur, auquel l'homme n'avait pas cherché à apporter une note personnelle. Il s'en aperçut comme il achevait son cigare. Il pensa qu'un gîte en vaut un autre et que ce n'est pas sur les

murs et l'agencement d'une pièce que l'on doit juger un homme. Il réfléchit un moment sur ce sujet car il avait encore du temps à perdre : il lui parut que s'il avait planté un peu de sa griffe dans sa case, ça lui aurait manqué par la suite, rompu son équilibre, qu'il n'aurait plus été tout entier partout ailleurs. L'important, se dit-il, est de se trouver au complet en tous lieux. Puis il eut un sourire et il pensa que son métier n'était pas de penser. Il jeta à terre le bout du cigare et, consultant sa montre-bracelet, il fut satisfait de voir qu'il n'était plus qu'à vingt minutes de trois heures.

Il se leva, prit dans le tiroir de la table quatre paquets de cigarettes qu'il glissa dans les poches de son pantalon. Il ne fumerait que deux ou trois cigarettes, à la veillée, en compagnie du chef de village de N.Nayakro et des autres noirs, et leur abandonnerait les paquets, sans en conserver un seul pour lui. En brousse, il ne fumait pas. C'était encore un des menus plaisirs qu'il réservait pour la case.

Il retira une enveloppe du tiroir, timbrée et cachetée, en vérifia l'adresse et appela le boy.

— Tu porteras cette lettre au vaguemestre du camp, quand nous serons partis.

— Ce soir, y a courrier, dit le boy.

— Je sais.

Le boy s'essuya les mains dans les cheveux, prit la lettre et sortit.

L'homme se trouva en règle avec sa famille. Il eut l'impression que la lettre n'était pas un lien entre lui et les siens mais, au contraire, qu'elle l'en détachait. Cette pensée qui était dans la lettre ne faisait plus partie de son être. L'écriture devenait une part même des sentiments éprouvés, et il s'en trouvait délesté. Il en était toujours ainsi chaque fois qu'il postait une lettre : il en restait plus seul. Ce n'était que quelques jours plus tard qu'il sentait renaître des liens pour le prochain courrier.

Il resta un instant immobile et songeur. Comme il était grand et large d'épaules, la pièce paraissait plus petite. Il lui sembla qu'il lisait une dernière fois la lettre qu'il venait de donner au boy comme si c'était un autre qui l'eût écrite. Lentement, il se dirigea vers la jarre, trempa ses mains dans l'eau et les passa sur son visage. Il ne prit pas la peine de



s'essuyer avec une serviette, il se contenta de se frotter les mains l'une contre l'autre. Il revint vers la table et saisit un couteau dans sa gaine suspendu à un pied de la table. Il dégaina le couteau, passa son pouce sur le fil de la lame, puis, tenant le couteau par la poignée et par la pointe, il en éprouva l'élasticité. C'est une bonne lame bien trempée, pensa-t-il. Cette pensée raffermi les traits de son visage qui s'étaient légèrement brouillés depuis qu'il avait sorti l'enveloppe du tiroir. Il rengaina le couteau et en le passant à sa ceinture il se mit à siffler un refrain de marche.

Il prit lui-même la carabine pour la porter dans l'auto. Un instant, sur le seuil, il resta bloqué par la chaleur et la lumière. Il balança un peu les épaules, et l'étreinte se dénoua.

Entre les cases rondes, sans souci de la brûlure de l'heure, des femmes pilai le manioc et les ignames, l'une, un gosse à cheval au creux des reins maintenu par le pagne, l'autre dressant sous un éclat de rire des seins à peine éclos. Elles chantaient pour manier en cadence le long et lourd pilon de bois. Un négriillon ventru vint se jeter dans les jambes de

l'homme. Ce dernier passa la main sur le petit crâne à la toison moutonnante puis se dirigea vers l'auto. Taraoré achevait d'installer le reste de l'équipement.

— Tout y est ? demanda l'homme.

— Oui.

— Le filtre à eau ?

— Là-dessous.

— En route.

Il sauta sur le siège de la voiture. Mes muscles jouent bien, se dit-il. Il tira sur le démarreur. Le ronronnement du moteur ajouta à son bien-être : les choses s'offraient à lui, dociles et fortes. Les femmes s'arrêtèrent de piler pour les regarder partir. Le négrillon se roula à terre pour attraper son ombre et les femmes éclatèrent de rire. L'homme passa la vitesse, appuya un peu sur l'accélérateur pour faire rugir le moteur puis, doucement, il débraya, et la voiture glissa sur la route. Taraoré cracha par-dessus le pare-brise et réussit à dépasser le capot.

La nuit était tombée depuis longtemps mais une pleine lune bleuissait la route. Ils roulaient les phares en veilleuse.

— On va arriver, dit l'homme.

— Peut-être, dit le noir.

L'homme éclata de rire. Cette fois, la sagesse du noir lui paraissait drôle : plus de dix fois, ils avaient fait cette route ensemble, et Taraoré savait qu'après le tournant qu'ils amorçaient on apercevait les cases de M'Nayakro.

L'homme entra doucement dans le village. Sous la lune, les cases rondes élevaient tout ce qu'il y a de songe et de secrète vie dans un toit de paille. L'homme eut le sentiment qu'il reculait très loin dans le temps et il s'empessa de couper le contact. Les flammes maigres de

petits feux de bois léchaient la clarté lunaire. Autour des feux, des hommes noirs, étaient accroupis dans leurs pagnes. L'homme vit les têtes se tourner vers lui. Il avança. Entre deux cases, surprise par sa silhouette, une femme poussa un cri.

— N'aie pas peur, dit l'homme.

Déjà, la femme s'enfuyait. Il y eut des rires auprès d'un feu. D'un groupe, un homme se leva et, un pan de pagne rejeté sur une épaule, l'autre épaule à nu, s'approcha. L'homme reconnut N'Guessan le vieux chef de village. Il le salua dans son dialecte. Les salutations d'usage échangées, N'Guessan donna des ordres afin que deux poulets soient mis à cuire et une case aménagée. Des hommes crachèrent de longs jets de salive avant de se lever et de disparaître sous la lune.

Quand il eut mangé, l'homme prit place auprès du feu de N'Guessan et distribua un paquet de cigarettes. Il alluma la sienne à un tison et fuma en silence. Assise à terre, sur le seuil de la case, face à lui, une femme filait un coton grossier en roulant les brins du plat de la main sur les cuisses. Des cris de bête s'élevaient au loin.





PIERRE BASSON

## CHEMIN D'HOMME

Un homme dont c'est le métier d'être chasseur, part de sa case, quelque part en Afrique, accompagné d'un serviteur noir. Il veut abattre un éléphant. Au village noir où il comptait recruter des aides, le chef de tribu lui dit que la lune est maléfique et que personne ne veut l'accompagner.

Le Blanc, avec son seul domestique, s'enfonce néanmoins dans la brousse, qu'il doit traverser avant d'atteindre la forêt où sont les éléphants. Presque tout de suite le Noir est tué par une panthère. Le chasseur, aussitôt, ne songe qu'à la vengeance. Il veut la bête. Il n'a que vingt cartouches sur lui.

Alors commence un calvaire qui durera trois jours. Ces trois journées sont occupées par le soliloque d'un être qui recense ses espérances et les reporte l'une sur l'autre jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus qu'à détruire son dernier ennemi.

La puissance de l'invention psychologique, la plénitude des notations physiques font de *Chemin d'Homme* un vrai poème de l'homme et de la nature. C'est l'aventure merveilleuse d'un homme parti à la chasse à l'éléphant et qui découvre sa vérité.



*Pierre Basson est né le 3 août 1914 à Saint-Chamond (Loire). Il a fait des études secondaires. Engagé dans l'infanterie coloniale, il a séjourné deux ans en Côte d'Ivoire. Prisonnier de guerre évadé, il a exercé les métiers les plus divers. Il a publié un recueil de poèmes, et un roman : Permission de vivre. En 1952, on lui a attribué le Prix international de la Nouvelle pour Le Cinquième Jour.*

7,50 NF + t.l. T. L.